

Violences sexistes à l'école : les garçons sont aussi victimes

Baisers forcés, voyeurisme... Un rapport publié jeudi questionne les violences liées au genre, du primaire jusqu'au lycée

Parents inquiets, ce rapport n'est pas pour vous. La somme qu'Eric Debarbieux, ex-délégué ministériel à la prévention du harcèlement scolaire, a publiée le 31 mai, raconte la répétition d'une violence quasi « ordinaire » pour les 600 000 à 700 000 élèves qui en sont les victimes. Insultes, coups, ostracisme... plus d'1 élève sur 2 en fait l'expérience à l'école, 1 sur 3 au collège, même si les cas de harcèlement sévère sont bien plus rares. La violence physique diminue de beaucoup au lycée, mais encore un quart des lycéens déclarent des insultes, un tiers une mise à l'écart.

Au cœur de l'exposé, une thématique installée dans le débat public après l'affaire Weinstein: l'« oppression viriliste ». Et une « énigme » que M. Debarbieux et son équipe (composée notamment des sociologues Arnaud Alessandrin et Johanna Dagorn) entendent résoudre: « *Comment passe-t-on d'une surexposition des jeunes garçons à la violence scolaire à une surexposition des femmes devenues adultes? Est-ce au moins en partie à cette violence contre les garçons (et, présumons-le, entre garçons) que nous devons relier la violence ultérieure contre les femmes?* »

Sur cette violence scolaire souvent tue, l'institution a commencé à lever le voile dans les années 2000, initiant des enquêtes « de victimation » menées par le département statistique du ministère de l'éducation. L'équipe Debarbieux a voulu mettre en parallèle leurs résultats en les compilant et en complétant l'échantillon, pour toucher 47 604 élèves de 8 à 19 ans.

Modèle du « mâle alpha »

Le flot de statistiques obtenu, pas toujours facile à analyser tant la violence sexiste est difficilement séparable de la violence tout court, vient démentir certaines idées reçues, même s'il confirme ce que la recherche mondiale a déjà démontré. Au primaire, si 1 écolier sur 5 témoigne avoir déjà été « regardé » dans les toilettes, les victi-

mes ne sont pas beaucoup plus nombreuses parmi les filles (20 %) que les garçons (18,4 %). Le « *déshabillage forcé* » touche plus ces derniers (14,2 %, contre 10,3 % de filles). Concernant les baisers contraints, les fillettes en font davantage le récit (18,1 %, contre 14,9 %).

Au collège, les différences semblent se gommer: 8,7 % des collégiennes et 8,5 % des collégiens déclarent avoir dû embrasser quelqu'un contre leur gré; 8,6 % des filles et 8,1 % des garçons, avoir été gênés par des moqueries sur leur sexualité. Quant au voyeurisme, 1 adolescent sur 10 en a fait l'expérience, sans écart jugé significatif entre les sexes.

Au primaire, un écolier sur cinq témoigne avoir déjà été « regardé » dans les toilettes

Au lycée, la maturité des élèves le permettant, une série de sept questions leur a été soumise – insultes sexistes, SMS et MMS intimes... Les rapporteurs isolent une « minorité d'élèves » concentrant, écrivent-ils, les violences de tous types dans une « *expérience victimaire préoccupante* »; 10 % des lycéens, filles comme garçons, ont entendu des insultes contre les lesbiennes. 13,8 % des filles et 21,1 % des garçons, des insultes contre les gays. 5,1 % des garçons, contre 2,2 % des filles, ont connu une tentative de déshabillage. 6,6 % des lycéens, filles comme garçons, évoquent le voyeurisme. Parmi les élèves concernés par des photos ou de vidéos intimes, 2,2 % sont des filles, 5 % des garçons.

L'enquête s'adosse sur quelques témoignages. Comme celui de Benoît, 18 ans. « *En première, j'étais en atelier, raconte-t-il. Je demande pour aller aux toilettes et constate que je suis suivi par des gars de ma classe. L'un d'eux me saisit et me plaque au sol pendant*

qu'un autre éteint la lumière, je sens alors un autre me claquer son sexe contre mon visage. Après ça, je suis resté tétanisé (...). Humilié, je n'ai rien dit de peur d'être jugé. »

Parmi les victimes, beaucoup de garçons « *non conformes au modèle viril* », soulignent les chercheurs, être « *bon élève* » passant pour un « *attribut féminin* ». Le service statistique du ministère avait déjà chiffré ce phénomène: au

collège, 1 élève sur 4 environ (23,6 % des filles mais 25,8 % des garçons) répond par l'affirmative lorsqu'on lui demande si on « *s'est moqué de [lui] à cause de [sa] bonne conduite en classe* ».

Comment passe-t-on de garçons au moins autant exposés aux violences sexistes – si ce n'est plus – que les jeunes filles à des femmes

adultes surexposées? « *Quelque chose s'est passé, et pas seulement à l'école* », répondent les auteurs, en rappelant que les violences les plus lourdes se jouent « *à l'extérieur* », dans l'entourage familial notamment. L'école n'en a pas moins contribué à la construction du modèle du « *mâle alpha* », dominant les filles mais aussi tout mâle ne correspondant pas au « *modèle viriliste* », dans un « *refus du féminin* », y compris chez un garçon. Un piège pour les deux sexes.

Cela se joue dans des événements qui peuvent passer pour secondaires mais qui ne le sont pas: les humiliations aux toilettes, le bon élève traité de « *pédé* »... Des attitudes auxquelles les enseignants sont de plus en plus sensibilisés: une place plus grande octroyée aux garçons dans la cour, une tolérance plus forte en classe quand ils chahutent, des punitions à répétition contribuant à « *la fabrique des garçons* », pour reprendre le titre de la thèse de Sylvie Ayrat (PUF, 2011).

Le rapport ne cède pas à l'alarmisme: « *Si l'école participe parfois à la construction des violences subies par les femmes (...) elle est aussi un lieu de leur prévention.* » La formation et la stabilité des équipes en sont deux des conditions. ■

MATTEA BATTAGLIA

Une mosaïque d'échantillons

Les résultats présentés par l'équipe Debarbieux proviennent de plusieurs enquêtes ayant concerné 47 604 élèves de 8 à 19 ans : 20 271 écoliers, 13 520 collégiens, 13 813 lycéens. Des échantillons complétés avec des élèves du primaire : aux 12 326 écoliers de CM1 et CM2 concernés par l'enquête menée en 2011 pour l'Unicef avec le département statistique du ministère de l'éducation ont été adjoints 7 945 élèves en 2017, de CE2 et CM1. Au collège, les résultats sont ceux obtenus auprès de 4 599 élèves par l'enquête de 2015 dans les académies de Créteil, Paris et Versailles, auxquels ont été adossés 8 921 collégiens de l'éducation prioritaire d'une enquête nationale complémentaire. Au lycée, l'échantillon est celui de l'enquête nationale de 2013-2014.

« Ça vous fait quoi, à vous, si une fille a plusieurs amoureux ? »

« **EST-CE COMPLIQUÉ, quand on a 13 ans, de nouer des relations avec les filles ?** » Les neuf élèves de 4^e à qui Christine Héritier, conseillère conjugale et familiale rattachée au centre de planification des Blueys-Trousseau (12^e arrondissement de Paris), pose la question ce vendredi de la fin mai, ne voient pas trop où réside le problème. C'est avec une franchise désarmante que ces jeunes âgés de 13 à 15 ans, pour qui la vie sexuelle en est encore, le plus souvent, au stade de la projection, répondent par la négative. Comptent et recomptent les filles qui leur plaisent. Se traitent de « tombeurs », de « polygames »...

Au côté de Christine Héritier, une surveillante du collège intervient pour rappeler aux adolescents qu'ils ne sont pas là pour parler d'eux mais des relations affectives « en général ». C'est tout l'objet de ces séquences d'éducation à la sexualité inscrites dans la loi depuis plus d'une

quinzaine d'années (à raison de trois séances par an et par classe d'âge), mais dont encore un quart des établissements environ, selon le Haut Conseil à l'égalité, ne s'empare pas.

« J'aurais la haine »

Dans ce collège de ZEP de l'Est parisien, dont les élèves, pour beaucoup issus de l'immigration, ne parlent pas de « ça » en famille, l'enjeu est de taille. Et les neuf garçons l'ont bien compris : sur la procréation, la contraception, la puberté, ils sont « calés », reconnaît l'intervenante. Sur tout ce qui touche à la relation amoureuse, ils ont plus de mal à s'entendre.

« *Le garçon peut, dans sa tête, ne pas se sentir en couple, et la fille, oui* », suggère Mourad, 14 ans. « *L'inverse est vrai, aussi*, souffle Christine Héritier. *Ça vous fait quoi, à vous, si une fille a plusieurs amoureux ?* »

« *J'aurais la haine* », répond spontanément Kilian. « *J'aurais envie de la biffer* », renchérit Karim. « *Se venger* » : le mot résonne parmi les garçons (les filles suivent leur propre séquence dans une autre classe), sans qu'on sache précisément qui l'a lâché.

Les anecdotes s'enchaînent. « *Si la fille a envoyé des photos d'elle, on peut les mettre sur les réseaux sociaux* », propose Karim. « *Comme ça tous le monde les voit, même ses amis, même sa mère* », abonde Mourad. « *Se venger d'une tromperie, on peut en avoir envie mais savoir se retenir de la faire*, reprend Christine.

Vous en pensez quoi, vous autres ? » Une partie des garçons estiment la vengeance justifiée. Même Kilian, qui a pourtant en tête « *l'histoire d'une fille qui, après diffusion d'une vidéo, s'est mutilée* ». « *Je n'ai pas compris pourquoi ; ça sert à quoi, alors, de se filmer ?* »

L'échange, dans toute sa spontanéité, permet de mettre en débat les notions d'intimité, d'écoute, de respect, de consentement. Des termes élevés au rang de principes sur lesquels la société met l'accent « *en exigeant de sa jeunesse qu'elle soit capable de les mettre en mots et en pratique, alors que c'est déjà tellement difficile entre adultes* », relèvent-elles en aparté.

Demander à une jeune fille s'ils peuvent l'embrasser ou « *aller plus loin* » laisse en tout cas ces jeunes garçons sans voix. « *Si une fille me posait la question, je trouverais ça bizarre* », confie Adam. « *Sauf si elle est moche !* », rigolent ses camarades. « *N'oubliez pas que ne pas avoir envie et ne pas oser le dire, ça arrive pourtant souvent*, conclut Christine Héritier. *Parce qu'on peut être surpris, gêné, pas prêt... Parce que le désir est fluctuant.* » ■

M. BA.